



FRAMEWORK CONVENTION
ON THE VALUE OF CULTURAL HERITAGE
FOR SOCIETY

LA CONVENTION-CADRE
SUR LA VALEUR DU PATRIMOINE CULTUREL
POUR LA SOCIÉTÉ



People – Places – Stories : un tryptique opérationnel pour la revitalisation du patrimoine après une catastrophe ?

Mme Marie Gaillard, conseillère indépendante et chercheuse, France

Les opinions exprimées dans le présent document sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement la politique officielle du Conseil de l'Europe.

La densité et la richesse des échanges rend difficile un résumé global de la rencontre de Fontecchio, ce qui a permis la convergence et la confrontation d'expériences et de points de vue divers, non pas dans l'idée d'obtenir un consensus, mais dans l'idée du partage et de l'échange, qui sont – ou devraient être – des moteurs importants à la fois de l'action et de la recherche. Je propose donc, dans les lignes qui suivent, une réflexion sur le tryptique « People – Places – Stories », centrée essentiellement

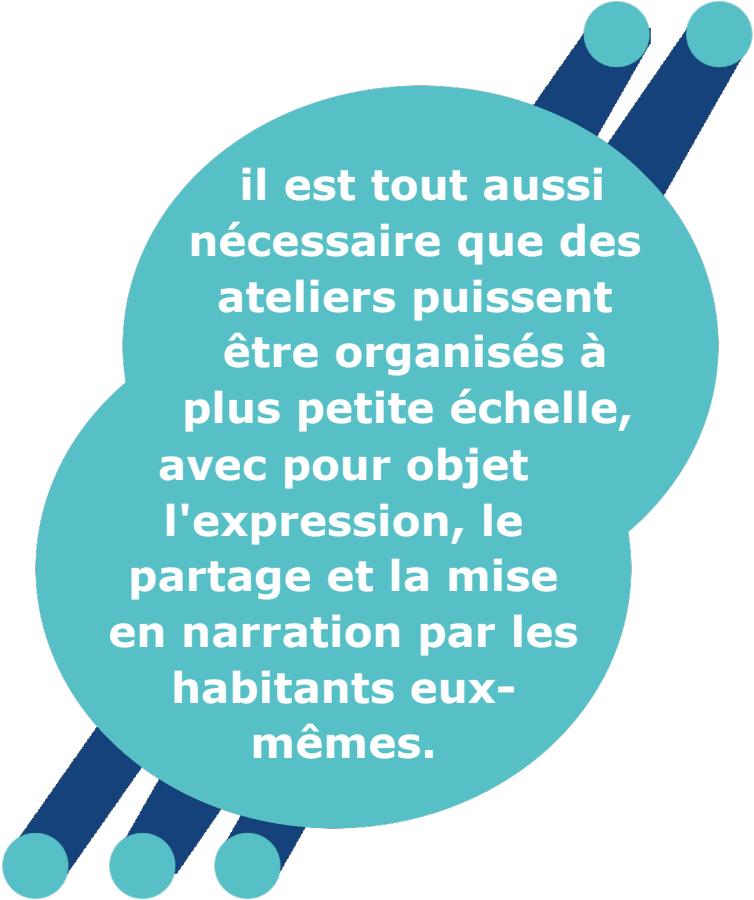
sur l'appréhension de la place de l'humain dans ce tryptique et, donc, sur la manière dont la Convention de Faro peut être un moteur d'engagement en partant de trois concepts : celui de l'identité, celui de la communauté et celui de la communication et en essayant, à chaque fois, de penser la singularité du cas de Fontecchio et la transférabilité du « modèle » qu'il pourrait devenir. L'identité multiple : la diversité intrinsèque des acteurs comme ressource :

« L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse ; à une nationalité, parfois deux ; à un groupe ethnique ou linguistique ; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution ; à un certain milieu social... Mais la liste est bien plus longue encore, virtuellement illimitée : on peut ressentir une appartenance plus ou moins forte à une province, à un village, à un quartier, à un clan, à une équipe sportive ou professionnelle, à une bande d'amis, à un syndicat, à une entreprise, à un parti, à une association, à une paroisse [...]. » (Maalouf, 1998 : 16-17)

Par bien des aspects, la question de l'identité a été transversale aux échanges, formels et informels, sans pour autant que le mot n'ait été souvent prononcé en tant que tel. Cependant, il est frappant de constater à quel point l'identité des personnes rencontrées est multiple et à quel point, finalement, ils la racontent en tant que telle. A l'instar de ce que Maalouf décrit, cette identité est « virtuellement illimitée ». Mais, force est de constater que, dans le cas de Fontecchio et des Fontecchiani, certains aspects prédominent et font sens commun dans leur rapport au village, à la mémoire, au patrimoine. Il me semble que cette mémoire multiple puisse devenir un moteur d'action, mais que pour que cela se fasse, une dimension importante doive être prise en compte – qui tient à la fois à un aspect spécifique du cas de Fontecchio, mais qui pourrait aussi être envisagé dans d'autres cas liés à des situations de « post-disaster ». Maalouf écrit qu'« *il arrive qu'un accident, heureux ou malheureux, [...] pèse plus lourd dans notre sentiment d'identité que l'appartenance à un héritage millénaire.* » (1998 : 17). Dans le cas de Fontecchio, le séisme de 2009 pèse lourd dans le sentiment d'identité des Fontecchiani, à la fois, par le choc traumatique qu'il représente et par la mémoire que les habitants en ont, mais aussi par la nécessité désormais de gérer la douleur¹ encore présente afin de la dépasser.

Il semble alors important d'intégrer cette notion de « gestion de la douleur » comme élément transversal du tryptique « People – Places – Stories » en tant qu'elle devient non seulement une nécessité de dignité, mais aussi un élément commun de narration. L'aspect traumatique doit être exprimé en tant que narration personnelle et collective, mais les narrations de la coopération et de la solidarité semblent tout aussi nécessaires. Dans un processus de mise en commun, l'ensemble de ces processus narratifs peuvent permettre d'intégrer de multiples facettes d'un élément désormais identitaire pour, ensuite, le transcender et en faire une ressource commune

de ré-appropriation et de co-construction du patrimoine et de son sens.



il est tout aussi nécessaire que des ateliers puissent être organisés à plus petite échelle, avec pour objet l'expression, le partage et la mise en narration par les habitants eux-mêmes.

Pour que cela fonctionne, des initiatives telles que celle de la rencontre organisée par le Conseil de l'Europe et Fontecchio sont nécessaires pour permettre une confrontation et une discussion entre points de vue externes et internes au village, sur la base d'échanges à la fois formels et informels. Mais il est tout aussi nécessaire que des ateliers puissent être organisés à plus petite échelle, avec pour objet l'expression, le partage et la mise en narration par les habitants eux-mêmes. La médiation par des personnes extérieures peut être intéressante, mais elle n'est pas obligatoire. En revanche, une approche participative et dynamique semble nécessaire pour ne pas enfermer la discussion dans une succession d'exposés de situations personnelles – qui peut être tout aussi nécessaire mais qui n'est pas l'objet ici – et pour déterminer entre plusieurs personnes ce qui fait sens et ce qui peut être une ressource d'action.

¹ Sabrina Ciancone, maire de Fontecchio, a ainsi évoqué la nécessité du « pain management » (11/10/2017)

« L'illusion commence avec le mot lui-même qui renvoie à des types d'unités bien différents les uns des autres. [...] Englober sous un même terme des individus qui ont quelque chose « en commun », c'est créer une entité illusoire, prendre ses désirs pour des réalités, postuler qu'un ensemble de relations dont on suppose l'existence font lien, un lien fort mais indéterminé. » (Augé, 2010 : 21)

Pour ne pas faire de la notion ou du mot « communauté » une « communauté illusoire » telle que Marc Augé l'aborde, il me semble que plusieurs questions se posent en termes de recherche et d'action. En termes de recherche, et pour conforter le sens de la Convention de Faro, des discussions s'imposent sur le sens même donné au mot « communauté » aujourd'hui, en prenant en compte notamment les disparités culturelles et linguistiques qui se cachent parfois derrière ce mot extrêmement galvanisé. Une confrontation d'idées et d'expériences, interdisciplinaire et associant à la fois usages universitaires, usages professionnels et usages triviaux me semblent nécessaire aujourd'hui pour clarifier et rendre « opérationnel » ce mot qui englobe des réalités très diversifiées. En termes d'action, dans le cadre d'un processus participatif visant à déterminer pour un ensemble d'individus ce qui fait sens en termes de mémoire et de patrimoine, je pense que l'histoire de la population de Fontecchio ouvre à un questionnement sur la définition de la « communauté locale ». En effet, de quoi se constitue-t-elle ? Des personnes qui sont restées ? Des personnes qui sont parties ? Des personnes qui sont revenues ? Chacun de ces trois groupes – pour ne citer que ceux-là – a

un rapport spécifique avec l'histoire, la mémoire et le patrimoine du village ; chacun à une/des histoire(s) à raconter qui peuvent être autant de narrations possibles, non seulement du village, mais aussi du séisme et de ses conséquences.

Augé propose d'« essayer d'imaginer comment un individu est invité, dès son plus jeune âge, à reconnaître, à franchir et aussi à construire des frontières. Ces frontières sont des frontières subtiles, comme on dit d'un parfum qu'il est subtil parce qu'il se diffuse au-delà de son point d'origine ou d'une idée qu'elle est subtile parce qu'elle résonne encore et continue à provoquer l'orsqu'on croit en avoir compris le sens immédiat. » (2010 : 22). C'est dans ce sens que chacun doit avoir la possibilité de choisir pour lui-même d'inclure ou d'exclure certains éléments de son histoire pour que sa narration fasse écho dans celle de la « communauté » et, ainsi, en faire partie. Ce choix ne peut pas être fait de l'extérieur, mais il est cependant nécessaire de créer les conditions d'expression de chacune de ces narrations pour en saisir la diversité et pour voir là où émergent des carrefours qui peuvent faire sens pour un ensemble de personnes.

Au-delà de la performativité des mots, le témoignage et le dialogue comme moteurs d'(inter)action

« Une fois de plus, j'observais une de ces rencontres typiques qui se succèdent depuis 1991 entre les intellectuels occidentaux et ceux de l'Europe de l'Est. Il s'agissait de se pencher sur des choses à leur avis très importantes : « La chute du Mur et la culture sans frontière », « Le rapprochement et la différenciation des mentalités », « Les habits neufs des vieux nationalismes », [...]. La discussion n'était pas très animée, [...]. Toutefois, par-ci par-là, des divergences se font jour qui ne sont pas affaire de principe, mais seulement des petites pierres d'achoppement. [...] Et c'est ainsi, dans des frayeurs réciproques, que se passaient des discussions qui n'étaient pas infructueuses, et, en règle générale, tout se terminait par une réconciliation : les modérateurs mettaient en avant la notion salvatrice du flou terminologique, l'inexactitude de l'interprétation simultanée, la nécessité de communiquer en mauvais anglais [...]. »² (Andrkhovych, 2004 : 28-31)

Si l'anecdote racontée par Andrkhovych décrit une rencontre d'universitaires, elle invite toutefois à la réflexion concernant l'expérience de la rencontre de Fontecchio. Deux aspects méritent, selon moi, une attention particulière et qui concernent, finalement, toute rencontre et/ou discussion entre personnes sur un sujet complexe : la performativité des mots ou expressions employés et les effets de la traduction multiple. Il me semble qu'il soit en effet nécessaire de sortir de la performativité d'« expressions valises » qui font exister des mots et des concepts sans leur permettre d'être transformés en action, mais aussi – et d'autant plus lorsqu'une rencontre implique plusieurs langues – de se méfier des effets de lissage de(s) traduction(s). Pouvoir discuter de la manière dont chacun perçoit les mots utilisés, du sens qui leur sont donné, de ce qu'ils expriment autant explicitement qu'implicitement, est une condition préalable à tout dialogue, mais aussi, et d'autant plus, à toute co-construction, qu'elle soit conceptuelle ou opérationnelle. Il est nécessaire de créer ces moments d'échanges où chacun a le temps d'exprimer son appréhension et sa compréhension du mot mis en discussion. Ce

n'est qu'après ce temps de parole, ainsi qu'un temps nécessaire de mise en réflexion, que chacun peut entrevoir, pour lui-même comme pour les autres, comment il peut agir pour transformer ce mot en une/des action(s). Par ailleurs, il me semble que le témoignage a un rôle important à jouer dans le processus de revitalisation du patrimoine après une catastrophe, d'autant plus si on veut impliquer la/les « communauté(s) ». Chacun, là aussi, doit avoir l'occasion de s'exprimer, de raconter, de mettre des mots sur son vécu et son expérience pour, ainsi que dit plus haut, transcender l'événement. Toutefois, comme l'indique Ricoeur, le récit « ne fait véritablement médiation entre la description et la prescription que si l'anticipation de considérations éthiques et l'élargissement du champ pratique sont impliqués dans la structure même de l'acte de raconter » (1990 : 139). En conséquence, il s'agit d'être conscient des multiples facettes de cette prise de parole et de cette narration, tout comme des multiples implications qu'elles peuvent avoir pour ceux qui prennent la parole et qui l'offre à d'autres.

² Dans cet extrait, ici extrêmement atrophié, Andrkhovych fait converser ce qu'il appelle les « représentants des sociétés heureuses », qui correspondraient aux intellectuels d'Europe occidentale, et les « représentants des sociétés malheureuses », qui correspondraient aux intellectuels d'Europe orientale, mettant ainsi en exergue deux manières d'appréhender le rapport à l'histoire.

³ Par exemple : « patrimoine européen », « communauté », « bonnes pratiques », etc.

Conclusion

Et si la Convention de Faro, et son tryptique « People – Places – Stories », nous invitait finalement à revenir au sens même de la communication comme mise en commun, comme participation, comme communion (Winkin, 2001) ? Au fil des discussions, il m'a semblé qu'en définitive, un retour à l'humain, à l'individu comme au collectif, était nécessaire. C'est-à-dire qu'une prise de conscience de sa propre valeur et de sa capacité d'action doit être favorisée pour les habitants et les acteurs locaux. La solution ne vient pas forcément de l'extérieur, même si la rencontre et l'échange avec l'extérieur est nécessaire pour ne pas s'enfermer dans une vision étriquée de la situation. Toutefois, pour que cette double prise de conscience soit possible, deux principes doivent être posés comme fondements : la dignité et l'expertise. La dignité consistant à prendre en compte chacun pour ce qu'il est, avec son vécu, son histoire, sa propre vision des choses ; l'expertise

consistant à considérer que chacun peut être un expert dans son domaine d'activité, dans sa manière d'appréhender l'histoire de son village, dans la manière de construire sa relation aux autres, etc. L'expérience de Fontecchio a permis, à mon sens, d'aborder ces quatre aspects en termes réflexifs, mais aussi comme étant des dimensions humaines à prendre en compte comme ressources à la fois disponibles et à construire : cela vaut dans le cadre de Fontecchio, mais cela peut valoir dans toutes les situations où le traumatisme de la catastrophe – qu'il s'agisse, selon moi, d'une catastrophe naturelle ou d'une guerre, même si les enjeux et les narrations sont différentes – doit être exprimé pour faire sens pour soi-même comme pour le groupe et, ensuite, pour devenir un moteur d'engagement de chacun dans la construction commune de perspectives d'avenir concernant, notamment, le patrimoine.

Bibliographie

Andrukhovych, Y. (2004). *Remix centre-européen*. In : Andrukhovych, Y. and Stasiuk, A. *Mon Europe*. Montricher: Editions Noir sur Blanc, pp. 9-79.

Augé, M. (2010). *La communauté illusoire*. Paris : Editions Payot et Rivages.

Gaillard, M. and Da Lage, E. (2017). *Le témoignage comme pratique interculturelle*. In : Gellereau, M. (s.d.). *Témoignages et médiations des objets de guerre en musée*, Lille : Presses universitaires du Septentrion, pp. 221-234.

Gaillard, M. (2017). *Les itinéraires culturels du Conseil de l'Europe : entre européanité revendiquée et utopie européenne*. Hermès, 77(1), pp. 71-77.

Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Editions Grasset et Fasquelle.

Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.

Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication*. Paris : Seuil.